

## Frédéric-Jacques Temple

Guy Cloutier

Numéro 25, septembre–octobre–novembre 1986

Narcisse et Rimbaud : la tentation autobiographique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20592ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce document

Cloutier, G. (1986). Frédéric-Jacques Temple. *Nuit blanche*, (25), 64–65.

# FRÉDÉRIC-JACQUES TEMPLE

par Guy  
Cloutier

*C'est la deuxième fois que vous participez à la Rencontre québécoise internationale des écrivains, vous saviez donc à quoi vous attendre. De plus, vous connaissez bien le Québec. Vous avez même organisé, l'été dernier à Montpellier, une semaine culturelle québécoise à laquelle vous aviez convié des peintres, des critiques et des écrivains québécois. Si on vous demandait un bilan de la dernière Rencontre...*

*Frédéric-Jacques Temple.* — Je pense que les Rencontres d'écrivains sont absolument nécessaires. Elles le sont d'autant quand elles se passent ici, au Québec, dans un pays francophone considérablement éloigné de l'Europe. Cela dit, la Rencontre de cette année m'a paru être plus intéressante que celle à laquelle j'avais assisté, il y a quatre ans. Habituellement, les sujets sont des alibis qui ont pour fonction de rassembler les gens mais que l'on respecte plus ou moins. Cette année, les participants ont été très motivés par le fait qu'on leur demandait de parler du *je* et de l'autobiographie. Cela tient sans doute au fait que l'écrivain ne peut que considérer son *je* quand il écrit, même si la véritable question est de savoir de quelle façon il le considère. L'autobiographie n'est pas une manière de considérer le *je* parce que c'est finalement de l'histoire et l'histoire n'est pas une création. Dans la mesure où j'écris, je ne peux que faire référence à un *je*, quelle que soit l'utilisation du matériau d'écriture. Si j'écris des poèmes, le *je* sera évidemment marginal... Le problème du poète, en effet, en est un de couleur, d'esthétique... On n'écrit pas un poème parce qu'on éprouve un sentiment. On éprouve un sentiment quand on écrit le poème.

*Dans le jeu universel, le je, ce petit mot, apparaît comme un noyau actif qui, tel l'atome, contient le mystère et la force prodigieuse de la création.*

*Frédéric-Jacques Temple*

*N.B.* — Vous citez dans votre communication le mot de Giono: «La vérité du monde, c'est lorsque je m'ajoute».

*F.-J.T.* — En ce sens, on devrait parler de l'inscription du *je* dans un texte comme étant un jeu. Il est bien évident, par exemple, que la Provence de Giono n'existe pas.

*N.B.* — Et le Languedoc de Temple?

*F.-J.T.* — C'est un Languedoc qui a existé en moi à une certaine époque de mon enfance, qui n'existait peut-être même pas quand j'étais enfant, mais qui a existé dans un *je* d'enfant. Autrement dit: je suis en exil de mon enfance, donc en exil de mon pays. La Provence de Giono est une Provence inventée mais qui est tellement inventée qu'elle est devenue la seule Provence plausible. C'est un phénomène de mémoire qui met en cause la différence qui existe entre le mythe et l'histoire. Je crois que c'est Malraux qui disait que «l'art, c'est ce qu'aurait voulu être l'histoire». Je pense que le mythe est la seule réalité qui nous reste.

*La pomme devient le portrait de Cézanne quand son je s'y ajoute.*

*Frédéric-Jacques Temple*

*Si je ne suis pas sûr que l'intéressant, l'indispensable soit moi, il est nécessaire que je sois bien persuadé que les autres attendent de moi que je sois précisément moi. C'est-à-dire que mon poème, objet devenu, soit reconnu comme mon chant de victoire ou de défaite.*

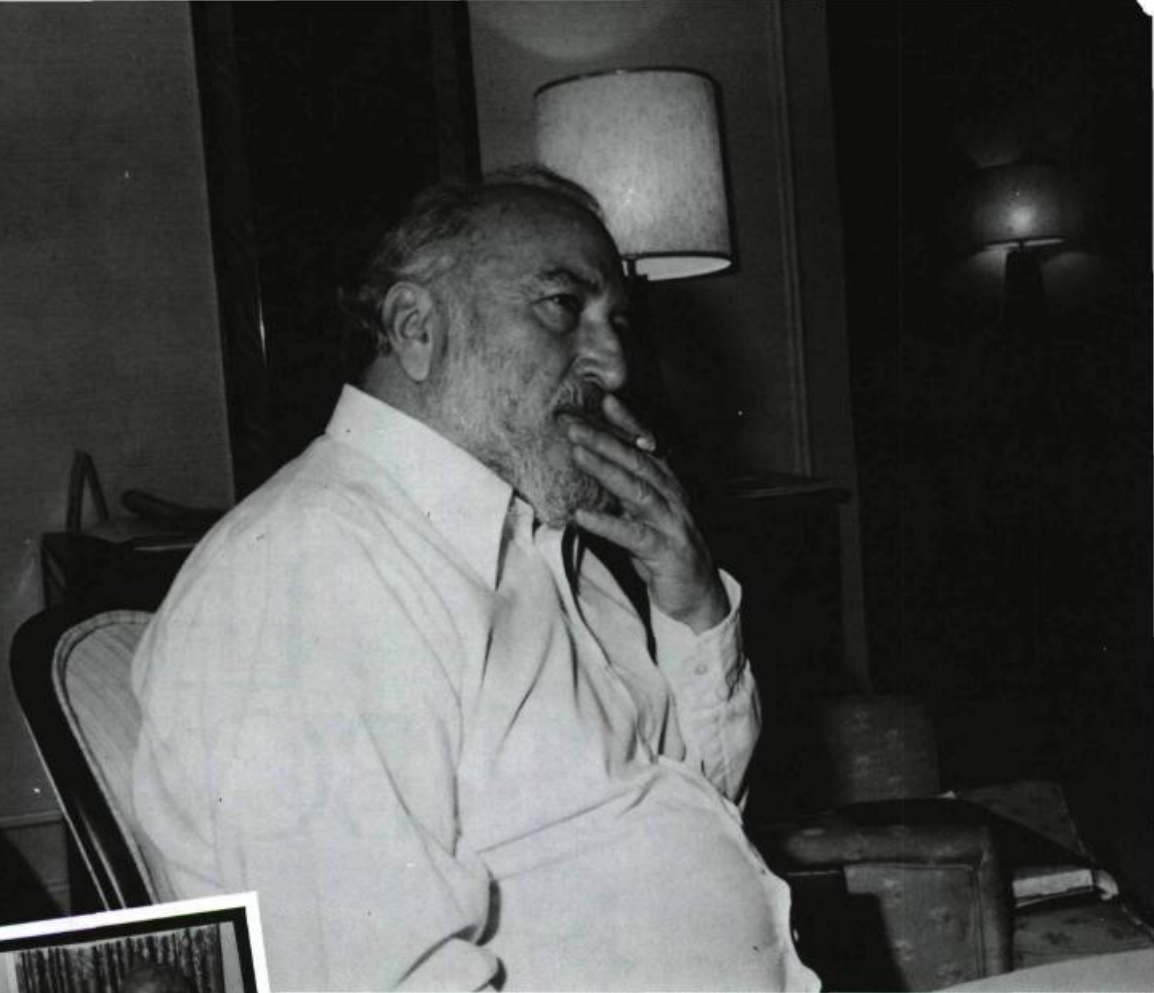
*Frédéric-Jacques Temple*

*N.B.* — Dans un autre ordre d'idée, vous êtes également un traducteur. Vous avez traduit Durrell, Miller, Neil Cassidy, Tennessee Williams... Comment concevez-vous ce rapport qui lie le je d'un écrivain à celui d'un autre auteur, un je doublement autre, si je puis dire?

*F.-J.T.* — D'abord, je ne traduis que des choses qui me plaisent, des livres qui éveillent en moi quelque chose ou bien dont je connaissais les auteurs particulièrement et qui étaient des amis. Je crois que faire de la traduction, c'est important pour un écrivain, surtout pour un poète, parce que c'est le meilleur moyen de serrer de près son propre langage.

*N.B.* — Mais la question reste entière? Quand vous avez traduit votre ami Durrell, par exemple...

*F.-J.T.* — Quand j'ai traduit *La descente du Styx*, j'ai eu l'impression que je me traduisais moi-même. D'abord, le



Frédéric-Jacques Temple



Guy Cloutier et Frédéric-Jacques Temple

récit m'avait plu, je l'avais fait mien en le lisant et de le traduire j'ai eu l'impression de me traduire moi-même, comme quand j'écris un poème. Je crois qu'écrire, c'est se traduire, traduire ce qu'on est dans un langage qui est le sien, bien sûr, mais qui ne cesse de nous trahir. ■

L'écrivain languedocien Frédéric-Jacques Temple a rendu compte de son pays dans *Montpellier racontée aux enfants et un peu aux parents* paru en 1982 chez Barthélémy. Outre des traductions, il a notamment fait paraître *Paysages privés* (Fata Morgana, 1983) et *Un cimetière indien* (Albin Michel, 1981).

*Par le langage, le moi caché émerge des profondeurs, brille de la grandeur de sa propre misère.*

Mario Muñoz

*Je ne sais pas ce que je suis, mais j'y consens.*

Micheline La France

*Quand je suis de bonne humeur, je dis que j'écris l'autobiographie des autres.*

Vassilis Alexakis

*J'en sais plus long aujourd'hui sur le je d'Ulysse que sur celui d'Homère lui-même.*

Micheline La France

*Aucune œuvre n'échappe à la tentation autobiographique. Il y a toujours quelque part quelqu'un qui veut nous transmettre une information sur son vécu, son savoir, sa manière d'être au monde. Certains réussissent parfaitement à dissimuler leur jeu dans le titre et/ou la fibre de l'œuvre. D'autres diront qu'ils ont liquidé le je: mais c'est encore une altérité qui s'exprime, fait œuvre de création, propose un autre champ d'exploration littéraire.*

Lucien Francœur